

Blasons anatomiques.

Textes modernisés suivis des textes originaux,
établis sur les éditions disponibles sur gallica.bnf.fr

Version 28 révisée et augmentée le 17/07/25.

- | | |
|---------------------------------------|--|
| 1551 | 1585 |
| TYARD | DU MONIN |
| 1) <i>En ta prison...</i> | 15) <i>Pourquoi NENNI ?...</i> |
| 1552 | 16) <i>Yeux pur cristal d'Amour...</i> |
| RONSARD | 17) <i>Pardonne-moi Nombriil...</i> |
| 2) <i>Petit nombriil...</i> | 18) <i>Soit qu'on vogue en la mer...</i> |
| 3) <i>Soit que son or...</i> | 19) <i>Ô du sacré Nombriil...</i> |
| 1553 | 20) <i>Palis de net porphyre...</i> |
| RONSARD | 21) <i>Quoi ? bessons pilotis...</i> |
| 4) <i>Lance au bout d'or...</i> | 1589 |
| 5) <i>Je te salue...</i> | DESAURS |
| LA HAYE | 22) <i>Tertre jumeau...</i> |
| 6) <i>Rets tout orin...</i> | 23) <i>Main mille fois...</i> |
| 7) <i>Petite porte...</i> | 1598 |
| 8) <i>Voûte élevée...</i> | GUY DE TOURS |
| 1554 | 24) <i>Ô des Amours...</i> |
| TAHUREAU | 1599 |
| 9) <i>Main, douce main...</i> | GRISEL |
| 1556 | 25) <i>Ces sourcils ébénins...</i> |
| TAILLEMONT | 1605 |
| 10) <i>La main (gage de foi)...</i> | NERVÈZE |
| 1575 | 26) <i>Beaux cheveux mes liens...</i> |
| JAMYN | 1628 |
| 11) <i>Ô belle et blanche main...</i> | MARBEUF |
| 1578 | 27) <i>Oreilles la nature...</i> |
| HESTEAU | 28) <i>Beau corail soupirant...</i> |
| 12) <i>Œil bel œil, ornement...</i> | |
| 1583 | |
| LA JESSÉE | |
| 13) <i>Si les Nochers sauvés...</i> | |
| CORNU | |
| 14) <i>Mon Dieu le beau téton...</i> | |

TYARD, Pontus de, *Continuation des Erreurs amoureuses*, Lyon, Jean de Tournes, 1551, pp. 48-49 [blason de la main].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86171893/f48>>

Texte modernisé

En ta prison (bienheureux gant) conserve
 La docte main, la main blanche et polie :
 Main, qui pourrait endoctriner Thalie,
 Voire venger Arachné de Minerve :
 Main, qui sous soi tient ma liberté serve,
 En un désir d'espoir ensevelie :
 Main, qui mon cœur tant étroitement lie,
 Qu'il faut qu'il meure, ou que toujours il serve :
 Tu sers, heureux, de trousse bienheureuse,
 Couvrant la main sur moi victorieuse,
 Qui s'allongit en amoureuses flèches :
 Flèches si droit contre moi décochées,
 Qu'elles me sont dedans le cœur fichées
 En cent, et cent, non réparables brèches.

Texte original

En ta prison (bienheureux gan) conserue
 La docte main, la main blanche & polie:
 Main, qui pourroit endoctriner Talie,
 Voire venger Aracné de Minerue:
Main, qui souz soy tient ma liberté serue,
 En vn desir d'espoir enseuelie:
 Main, qui mon cueur tant estroitement lie,
 Qu'il faut qu'il meure, ou que toujours il serue:
Tu sers, heureux, de trousse bienheureuse,
 Couurant la main sus moy victorieuse,
 Qui s'allongit en amoureuses flesches:
Flesches si droit contre moy descochees,
 Qu'elles me sont dedens le cueur fichees
 En cent, & cent, non reparables bresches.

RONCARD, Pierre de, *Les Amours*, Paris, veuve Maurice de La Porte, 1552, p. 38 [blason du nombril].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10406040/f50>>

Texte modernisé

Petit nombril, que mon penser adore,
 Non pas mon œil, qui n'eut oncques ce bien,
 Nombril de qui l'honneur mérite bien,
 Qu'une grand' ville on lui bâtitte encore.
 Signe divin, qui divinement ore
 Retiens encor l'Androgyne lien,
 Combien et toi, mon mignon, et combien
 Tes flancs jumeaux folâtement j'honore.
 Ni ce beau chef, ni ces yeux, ni ce front,
 Ni ce doux ris, ni cette main qui fond
 Mon cœur en source, et de pleurs me fait riche :
 Ne me sauraient de leur beau contenter,
 Sans espérer quelquefois de tâter
 Ton paradis, où mon plaisir se niche.

Texte original

*Petit nombril, que mon penser adore,
 Non pas mon œil, qui n'eut onques ce bien,
 Nombril de qui l'honneur merite bien,
 Qu'une grand' ville on luy bastisse encore.
 Signe diuin, qui diuinement ore
 Retiens encor l'Androgyne lien,
 Combien & toy, mon mignon, & combien
 Tes flancz iumeaulx follastrement i'honore.
 Ny ce beau chef, ny ces yeulx, ny ce front,
 Ny ce doux ris, ny ceste main qui fond
 Mon cueur en source, & de pleurs me fait riche:
 Ne me scauroyent de leur beau contenter,
 Sans esperer quelque foys de taster
 Ton paradis, ou mon plaisir se niche.*

RONSARD, Pierre de, *Les Amours*, Paris, veuve Maurice de La Porte, 1552, p. 43 [blason des cheveux].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10406040/f55>>

Texte modernisé

Soit que son or se crêpe lentement,
 Ou soit qu'il vague en deux glissantes ondes,
 Qui çà qui là par le sein vagabondes,
 Et sur le col, nagent folâtement.
 Ou soit qu'un nœud diapré tortement
 De maints rubis, et maintes perles rondes,
 Serre les flots de ses deux tresses blondes,
 Je me contente en mon contentement.
 Quel plaisir est-ce, ainçois quelle merveille
 Quand ses cheveux troussés dessus l'oreille
 D'une Vénus imitent la façon ?
 Quand d'un bonnet son chef elle adonise,
 Et qu'on ne sait (tant bien elle déguise
 Son chef douteux) s'elle est fille ou garçon ?

Texte original

*Soit que son or se cresse lentement,
 Ou soit qu'il vague en deux glissantes ondes,
 Qui çà qui là par le sein vagabondes,
 Et sur le col, nagent follastrement.
 Ou soit qu'un noud diapré tortement
 De maintz rubiz, & maintes perles rondes,
 Serre les flotz de ses deux tresses blondes,
 Je me contente en mon contentement.
 Quel plaisir est ce, ainçoys quelle merueille
 Quand ses cheueux troussiez dessus l'oreille
 D'une Venus imitent la façon?
 Quand d'un bonet son chef elle adonize,
 Et qu'on ne sçait (tant bien elle desguise
 Son chef doubteux) s'elle est fille ou garçon?*

RONCARD, Pierre de, *Livret de folâtries*, Paris, veuve Maurice de La Porte, 1553, p. 68
[blason du vit].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10485259/f74>>

Texte modernisé

Lance au bout d'or qui fais et poindre et oindre,
De qui jamais la roideur ne défaut,
Quand en camp clos bras à bras il me faut
Toutes les nuits au doux combat me joindre.

Lance vraiment qui ne fus jamais moindre
À ton dernier qu'à ton premier assaut,
De qui le bout bravement dressé haut
Est toujours prêt de choquer et de poindre.

Sans toi le Monde un Chaos se ferait,
Nature manque inhabile serait
Sans tes combats d'accomplir ses offices :

Donc, si tu es l'instrument de bonheur
Par qui l'on vit, combien à ton honneur
Doit-on de vœux, combien de sacrifices ?

Texte original

L
Ance au bout d'or qui fais & poindre & oindre,
De qui iamais la roideur ne defaut,
Quand en camp clos bras à bras il me faut
Toutes les nuis au dous combat me ioindre.
Lance vraiment qui ne fus iamais moindre
A ton dernier qu'a ton premier assaut,
De qui le bout brauement dressé haut
Est touiours prest de choquer & de poindre.
Sans toi le Monde vn Chaos se feroit,
Nature manque inabile seroit
Sans tes combas d'acomplir ses offices:
Donq, si tu es l'instrument de bon heur
Parqui lon vit, combien a ton honneur
Doit on de vœus, combien de sacrifices ?

RONSARD, Pierre de, *Livret de folâtries*, Paris, veuve Maurice de La Porte, 1553, p. 69
[blason du con].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10485259/f75>>

Texte modernisé

L.M.F.

JE te salue ô vermeillette fente,
Qui vivement entre ces flancs reluis :
Je te salue ô bienheureé pertuis,
Qui rends ma vie heureusement contente.

C'est toi qui fais, que plus ne me tourmente
L'archer volant, qui causait mes ennuis.
T'ayant tenu seulement quatre nuits
Je sens sa force en moi déjà plus lente.

Ô petit trou, trou mignard, trou velu
D'un poil follet mollement crêpelu,
Qui à ton gré domptes les plus rebelles,
Tous verts galants devaient pour t'honorer
À beaux genoux te venir adorer
Tenant au poing leurs flambantes chandelles.

Texte original

L.M.F.

I
E te salue o vermeillette fante,
Qui viuement entre ces flancs reluis:
Ie te salue o bienheureé pertuis,
Qui rens ma vie heureusement contante.
C'est toi qui fais, que plus ne me tourmante
L'archer volant, qui causoit mes ennuis.
T'aiant tenu seulement quatre nuis
Ie sen sa force en moi desia plus lente.
O petit trou, trou mignard, trou velu
D'vn poil folet mollement crespelu,
Qui a ton gré domptes les plus rebelles,
Tous vers galans deuoient pour t'honorer
A beaus genous te venir adorer
Tenans au poin leurs flambantes chandelles.

LA HAYE, Maclou de, *Les Œuvres*, Paris, Étienne Groulleau, 1553, « Vœux aux vingt beautés de s'amie », sonnet II, ff. 35v°-36r° [blason des cheveux].
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71094t/f72>>

Texte modernisé

Rets tout orin, filets crêpement blonds,
 Crin refrisé, nouant à pleine bride
 Ainsi que fait la libre Néréide
 Dessus le front des humides sillons,
 Cordons tressés, liens menus et longs,
 Lâchez la course à ma force timide
 Ou, essuyez mon triste pleur humide
 Sans être plus à mon cœur si félons.
 De rudoyer le rendu volontaire,
 De maltraiter l'esclave tributaire,
 Vous enfreignez la loi d'honnêteté,
 Ô cœur de Tigre, angélique visage,
 Vous devez bien à ma foi liberté,
 Puisque le cœur vous avez pour otage.

Texte original

Réht tout orin, filletz crespement blondz,
Crin refrisé, nouant à pleine bride
Ainsi que fait la libre Nereide
Dessus le front des humides sillons,
 Cordons trecéz, liens menus & longs,
Laschez la course à ma force timide
Ou, essuyez mon triste pleur humide
Sans estre plus à mon cueur si felons.
 De rudoyer le rendu volontaire,
De mal traiter l'esclaue tributaire,
Vous enfraignez la loy d'honesteté,
 O cueur de Tygre, angelique visage,
Vous devez bien à ma foy liberté,
Puis que le cueur vous auez pour hostage.

LA HAYE, Maclou de, *Les Œuvres*, Paris, Étienne Groulleau, 1553, « Vœux aux vingt beautés de s'amie », sonnet XI, f° 38r°v° [blason de l'oreille].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71094t/f77>>

Texte modernisé

Petite porte élaborée ainsi
 Que le fort rond d'une tendre limace,
 Non blanche moins que les fleurs qu'on amasse
 Au plus beau mois du printemps adouci,
 Et jointe au flanc du chef d'or éclairci,
 À la rondeur d'une ancre donne grâce
 Couverte d'or, qui mouvant sur sa face
 Parfois la cache et la découvre aussi.
 Retiens le son de ma clameur plaintive
 Qui tourne au roc de ta mémoire vive,
 Pour qu'elle puisse, en éternelle fois,
 Descendre au front de pitié vergogneuse,
 L'eau de mon pleur, plus forte que ma voix,
 Ne peut miner ta rigueur dédaigneuse.

Texte original

Petite porte elabourée ainsi
*Que le fort rond d'une tendre limace,
 Non blanche moins que les fleurs qu'on amasse
 Au plus beau mois du printemps adoucy,
 Et iointe au flanc du chef d'or esclarcy,
 A la rondeur d'une ancre donne grace
 Couuerte d'or, qui mouuant sur sa face
 Par fois la cache & la descouure aussi.*
 Retiens le son de ma clameur plaintiue
*Qui tourne au roch de ta memoire viue,
 Pour quelle puisse, en eternelle fois,*
 Descendre au front de pitié vergongneuse,
*L'eau de mon pleur, plus forte que ma voix,
 Ne peult miner ta rigueur desdaigneuse.*

LA HAYE, Maclou de, *Les Œuvres*, Paris, Étienne Groulleau, 1553, « Vœux aux vingt beautés de s'amie », sonnet XVIII, f° 40r°v° [blason du con].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71094t/f81>>

Texte modernisé

Voûte élevée au milieu de deux flancs
 En sa blancheur imitant la jonchée,
 Ou bien plutôt celle pierre arrachée
 En son paros de ses os les plus blancs,
 Que deux piliers tout ronds s'entresemblant,
 Portent le front de sa face penchée,
 Laquelle un peu de mousse d'or cachée,
 Les yeux aveugle, et rend les sens tremblants.
 Je n'oserais consentir à l'envie
 De voir ton moins qui fait languir ma vie,
 Peur d'éprouver le malheur de ce cerf
 Qui fut jadis Métamorphose étrange,
 Ma vie assez me montre d'être serf
 Sans que l'Amour en un autre me change.

Texte original

Voute esleuée au mylieu de deux flancs
En sa blancheur imitant la ionchée,
Ou bien plustost celle pierre arrachée
En son paros de ses os les plus blancs,
 Que deux piliers tous ronds s'entresemblans,
Portent le front de sa face panchée,
Laquelle vn peu de mousse d'or cachée,
Les yeux aueugle, & rend les sens tremblants.
 Je n'oserois consentir à l'enuie
De voir ton moins qui fait languir ma vie,
Peur d'esprouuer le malheur de ce cerf
 Qui fut iadis Metamorphose estrange,
Ma vie assez me monstre d'estre serf
 Sans que l'Amour en vn autre me change.

TAHUREAU, Jacques, *Sonnets, Odes et Mignardises amoureuses de l'Admirée*, Poitiers, Marnef et Bouchet frères, 1554 [Paris, 1870, p. 62] [blason de la main].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58023470/f77>>

Texte modernisé

Main, douce main, mollette et ivoirine,
 Qui de tes doigts longuement mignards
 Fais honte à ceux que richement éparz
 L'Aube découvre en sa clarté rosine :
 Main qui m'enlace, humainement divine,
 De mille nœuds doucement frétilards,
 Trop plus étroit que la corde et les dards
 Du faible-fort Enfant de la Cyprine :
 Main dont mes pleurs j'ai été apaisant,
 Et qu'haleinant, baisant et rebaisant,
 J'ai attédie en mes bouillantes larmes :
 Main qui me tiens esclave librement,
 Las ! guide-moi au lieu où franchement
 Je sois vainqueur de tes douces alarmes !

Texte original

Main, douce main, mollette et ivoirine,
 Qui de tes doigts longuement mignardz
 Fais honte à ceux que richement éparz
 L'Aube découvre en sa clarté rosine ;
Main qui m'enlasse, humainement divine,
 De mille neuz doucement fretillardz,
 Trop plus étroit que la corde et les dars
 Du foible-fort Enfant de la Cyprine ;
Main dont mes pleurs j'ay esté apaisant,
 Et qu'halenant, baisant et rebaisant,
 J'ay attiedie en mes bouillantes larmes ;
Main qui me tiens esclave librement,
 Las ! guide-moy au lieu où franchement
 Je sois vainqueur de tes douces alarmes !

TAILLEMONT, Claude de, *La Tricarite*, Lyon, Jean Temporal, 1556, p. 56 [3 vers rapportés : 8-10] [blason de la main].

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k702824/f56>

Texte modernisé

La Main (gage de foi) molle, pleine, et languette,
 Fléchissant en revers, avec peau claire, et nette,
 S'étend en cinq rameaux, ou longs doigts agrêlis,
 Desquels sous tendre cuir, à la jointe tirée
 Chevelue transpért la racine azurée,
 Comme plus, se fermant, étend sa peau de Lis.
 Mais les bouts d'un vermeil sous la nacre embellis,
 De Plume, aiguille, et luth, l'esprit, l'œil, et l'oreille,
 Par traits, par points, et sons, font si muts de merveille,
 Traçant, poignant, sonnante, qu'on change à tels délís :
 Au moins cil dont Vénus son Oreille débouche,
 Die, que mon esprit en est devenu Mouche.

Texte original

*La Mein (gáge de foy) molle, pleine, è longætte,
 Fléchissant an reuers, avec peau clérê, è nette,
 S'etand an cinq rameaus, ou longs doês agrêlis,
 Desqels sòs tandre cuir, a la iointe tirée
 Cheuelue transpért la racine azurée,
 Come plus, se fermant, etand sa peau de Lis.
 Mais les bóts d'un vermeil sòs la nacrê ambellis,
 De Plumê, egug'lê, è lèut, l'ésprit, l'euil, è l'orèg'le,
 Par trets, par poins, è sons, font si muts de meruèg'le,
 Traçant, pognant, sonant, q'on changê a tels delís:
 Aumoins cil dont Vénus son Oreg'le debouche,
 Die, qe mon ésprit an èt deuenu Mouche.*

JAMYN, Amadis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Mamert Patisson, 1575, *Artémis*, f° 191v°
[blason de la main].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86263675/f398>>

Texte modernisé

Ô belle et blanche main qui seule peux tenir
 Du chariot d'Amour au Triomphe les brides,
 Quand chargé de victoire et dépouilles humides
 Il veut de ses hauts faits le monde entretenir.
 Ô belle main qui peux régir et maintenir
 Son sceptre florissant : Main qui sur lui présides,
 Main qui peux décocher ses flèches homicides
 Qui sans toi ne pourraient à leur butte avenir.
 Main chère, douce main, main pareille à l'Ivoire
 Et à la Neige chute en un haut promontoire :
 Main digne d'enserrer tout ce Globe mondain.
 Belle Main, je te pri', touche un petit l'ulcère
 Que ta forte puissance au cœur m'a voulu faire,
 Si tu m'as su blesser tu me peux faire sain.

Texte original

*O belle & blanche main qui seule peux tenir
 Du chariot d'Amour au Triomphe les brides,
 Quand chargé de victoire & despouilles humides
 Il veut de ses hauts faicts le monde entretenir.
 O belle main qui peux regir & maintenir
 Son sceptre florissant : Main qui sur luy presides,
 Main qui peux decocher ses fleches homicides
 Qui sans toy ne pourroyent à leur butte auenir.
 Main chere, douce main, main pareille à l'Iuoire
 Et à la Nege cheute en vn haut promontoire:
 Main digne d'enserrer tout ce Globe mondain.
 Belle Main, ie te pry, touche vn petit l'vlcere
 Que ta forte puissance au cœur m'a voulu faire,
 Si tu m'as sceu blesser tu me peux faire sain.*

HESTEAU, Clovis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Abel L'Angelier, 1578, livre second, *Amours*, sonnet IX, f° 35r° [blason de l'œil].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86196562/f95>>

Texte modernisé

Œil bel œil, ornement des hommes et des dieux,
 Œil qui ciel, terre, et mer, d'un seul clin illumine :
 Œil duquel ce grand œil qui luit par la machine,
 Emprunte chacun jour ses beaux feux radieux,
 Œil qui peut rendre clairs les enfers ténébreux,
 Œil sous qui nuit et jour par l'obscur je chemine,
 Œil qui peut asservir toute grandeur divine,
 Par l'éclair enchanté d'un rayon gracieux :
 Œil bel œil qui brûlez et nourrissez mon âme,
 Œil bel œil qui dardez mainte amoureuse flamme :
 Au plus profond de moi égarant ma raison,
 Si vous m'avez blessé servez-moi d'un Achille,
 Si êtes mon venin d'un scorpion utile,
 Faisant naître en mon mal ma propre guérison.

Texte original

*Oeil bel œil, ornement des hommes & des dieux,
 Oeil qui ciel, terre, & mer, d'vn seul clin illumine:
 Oeil duquel ce grand œil qui luit par la machine,
 Emprunte chacun iour ses beaux feus radieux,
 Oeil qui peut rendre clairs les enfers tenebreux,
 Oeil sous qui nuict & iour par l'obscur ie chemine,
 Oeil qui peut asseruir toute grandeur diuine,
 Par l'esclair enchanté d'vn rayon gracieux:
 Oeil bel œil qui bruslez & nourrissez mon ame,
 Oeil bel œil qui dardez mainte amoureuse flame:
 Au plus profond de moy esgarant ma raison,
 Si vous m'auuez blessé seruez moy d'vn Achille,
 Si estes mon venin d'vn scorpion vtile,
 Faisant naistre en mon mal ma propre guarison.*

Jean de LA JESSÉE, *Les premières Œuvres françaises* [vol. 1], Anvers, Christofle Plantin, 1583, *Les Mélanges*, livre III, pp. 355-356 [blason du vit].
 <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70472c/f373.image>>

Texte modernisé

Si les Nochers sauvés d'un naufrager malheur,
 Appendent leur dépouille à Neptun' Roi de l'onde :
 Combien, Priape heureux, combien te doit le monde,
 À toi Père commun, mâle, et dépuceleur ?
 Hardi membre gaillard, et qui vaincs ton vainqueur,
 En toi la grand' souplesse, et la vigueur abonde :
 Toi qui fais égoutter ta semence féconde
 Aux endroits abreuvés d'une tiède liqueur.
 Ô des hommes choquants la vive, et roide lance !
 Des femmes le soulas, des Vierges l'espérance :
 Doux Ami de Nature, et notre vrai support !
 Tu fais multiplier nos races sur la terre,
 Tu réparas les maux de la peste, et la guerre :
 Et par toi seul encor la Mort en vain nous mord.

Texte original

*Si les Nochers sauuez d'un naufrager malheur,
 Apendent leur despouille à Neptun Roy de l'onde :
 Combien, Priape heureux, combien te doit le monde,
 A toy Pere commun, masle, & despuceleur ?
 Hardy membre gaillard, & qui vaincz ton vainqueur,
 En toy la grand' souplesse, & la vigueur abonde :
 Toy qui fais esgouter ta semence feconde
 Es endroitz abreuuez d'une tiede liqueur.
 O des hommes choquantz la viue, & roide lance !
 Des femmes le soulas, des Vierges l'esperance :
 Dous Amy de Nature, & nostre vray support !
 Tu fais multiplier nos races sur la terre,
 Tu repares les maus de la peste, & la guerre :
 Et par toy seul encor la Mort en vain nous mord.*

Pierre de CORNU, *Les Œuvres poétiques*, Lyon, Jean Huguetan, 1583, *Le second livre des Amours*, sonnet XXXIII, p. 106 [blason du sein].

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k79115w/f123.image>>

Texte modernisé

Mon Dieu le beau tétou, mon tout, ma doucelette,
 Que je vois apparoir par-dessous ton collet :
 Il soupire toujours, las qu'il est rondelet,
 Et garni par-dessus d'une peau blanchelette.
 Laisse le moi toucher, ma petite garcette,
 Laisse-moi lui donner un baiser doucelet,
 Eh bon Dieu quel plaisir ! il est si joliet
 Que je ne vis jamais charnure si parfaite.
 Or sus baille-le-moi, je le veux mignoter,
 Je le veux manier, je le veux suçoter,
 Pour en sucrer le bout de ma langue ravie.
 Va-t'en, retire-le, je suis tant appâté,
 Je suis tant ébloui, pour l'avoir suçoté,
 Que de trop de douceur, je sens couler ma vie.

Texte original

*Mon Dieu le beau teton, mon tout, ma doucellette,
 Que ie voy aparoir par dessous ton collet:
 Il souspire tousiours, las qu'il est rondelet,
 Et garni par dessus d'une peau blanchelette.
 Laisse le moy toucher, ma petite garcette,
 Laisse [moy] luy donner vn baiser doucelet,
 Eh bon Dieu quel plaisir! il est si ioliet
 Que ie ne vis iamais charnure si parfaite.
 Or sus baille le moy, ie le veux mignotter,
 Ie le veux manier, ie le veux succotter,
 Pour en sucrer le bout de ma langue rauie.
 Vaten, retire le, ie suis tant apasté,
 Ie suis tant esblouy, pour l'auoir succotté,
 Que de trop de douceur, ie sens couler ma vie.*

Jean Édouard **DU MONIN**, *Le Phœnix*, Paris, Guillaume Bichon, **1585**, « Anatomie des Beautés d'une Damoiselle d'Orléans », f° 142r° [blason du front].

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k72568w/f308.image>>

Texte modernisé

Sonnet en prose.

Pourquoi NENNI ? puisque toujours le visage
Qui nous envisage, ment, s'il ne consent :
Ton Front autre air qu'une Déesse ne sent,
La Vérité la Déesse toujours envisage.

La Grâce qui dessus ce Jaspe fait son ménage,
Jamais ne tourne le dos à qui la va pourchassant :
Si le Jeu toujours au Ris condescend,
Le Ris à l'OUI : NENNI n'y a d'usage.

Ha ! j'entends que veut dire ce NENNI,
Ce n'est que du but je sois banni :
Mais c'est qu'un bon escrimeur se retire

Pour s'avancer : car un tel NENNI du Front
Me reculant, me fera bondir plus prompt
À l'autre bout, auquel le doux OUI aspire.

Texte original

Sonnet en prose.

*Pourquoi NENNI? puisque touiour le visage
Qui nous en-visage, ment, s'il ne consent:
Ton Front autre air qu'une Deesse ne sent,
La Verité la Deesse touiour en-visage.*

*La Grace qui dessus ce Iaspe fait son menage,
Iamais ne tourne le dos à qui la va pourchassant:
Si le Ieu touiour au Ris condescent,
Le Ris à l'OVI: NENNI n'y a d'vsage.*

*Ha! i'entend que veut dire ce NENNI,
Ce n'est que du but ie sois banni:
Mais c'est qu'un bon escrimeur se retire*

*Pour s'auancer: car vn tel NENNI du Front
Me reculant, me fera bondir plus pront
A l'autre bout, auquel de dous OVI aspire.*

Jean Édouard **DU MONIN**, *Le Phœnix*, Paris, Guillaume Bichon, **1585**, « Anatomie des Beautés d'une Damoiselle d'Orléans », f^o 142v^o [blason des yeux].

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k72568w/f309.image>>

Texte modernisé

[Aux yeux.] 2.

Yeux pur cristal d'Amour (qu'en vain mes louches yeux
Élurent à ma nef pour Étoile marine)
Pourquoi m'éclipsez-vous votre beauté divine,
Afin qu'Amour me noie en ses flots soucieux ?
Las ! je l'ai mérité : car mon œil curieux
Voyant dans vous un œil de la douce Cyprine,
Voyait l'autre de Mars foudre de ma ruine :
Donc il se dut fermer à vos dards radieux !
Mais vaille le destin, votre flamme gemmelle
Me cuise papillon dessus votre chandelle :
Car de mourir aveugle en vos feux sans pitié,
Ce m'est assez d'honneur si ma lame cendreuse
Reçoit de vous, beaux yeux, une œillade amoureuse
Avec un long soupir de tardive amitié.

Texte original

2.

*Yeus pur cristal d'Amour (qu'en vain mes louches yeus
Eleurent à ma nef pour Etoile marine)
Pourquoi m'éclipsés vous votre beauté diuine,
Afin qu'Amour me noie en ses flos soucieus?
Las ! ie l'ai merité: car mon œil curieus
Voiant dans vous vn œil de la douce Cyprine,
Voioit l'autre de Mars foudre de ma ruine:
Donc il se dut fermer à vos dars radieus!
Mais vaille le destin, votre flame gemelle
Me cuise papillon dessus votre chandelle:
Car de mourir aueugle en vos feus sans pitié,
Ce m'est assés d'honneur si ma lame cendreuse
Reçoit de vous, beaus yeus, vne œillade amoureuse
Auec vn long soupir de tardiue amitié.ame.*

DU MONIN, Jean Édouard, *Le Phœnix*, Paris, Guillaume Bichon, 1585, « Anatomie des Beautés d'une Damoiselle d'Orléans », f° 147v° [blason du nombril].
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k72568w/f319>>

Texte modernisé

Le Nombril. 2.

Pardonne-moi Nombril, si ma muse un peu chiche
 De ton céleste los, ne découvre à plein jour
 Les grâces, les beautés, qu'en ton obscur séjour
 Le Ciel a fait pleuvoir d'un point largement riche.

Car mon âme est ainsi qu'une pantoise biche,
 Qui recuite de soif, ayant pour seul recours
 Un ruisseau cristallin, se perd presque en son cours,
 Pour se plonger au fond, où son espoir se fiche.

Nombril, tu es voisin de la fontaine au lait,
 Pour qui ta gentillesse à tout brave cœur plaît :
 Doncques mon cœur ton cerf foudroyé de ta flamme,

De son nez loin-fleurant cette source sentant,
 D'un cours désespéré se va précipitant,
 Pour au fond de ce lait plonger ma bouillante âme.

Texte original

Le Nombril. 2.

*Pardonne-moi Nombril, si ma muse vn peu chiche
 De ton celeste los, ne decouure à plain iour
 Les graces, les beautés, qu'en ton obscur seiour
 Le Ciel a fait pleuuoir d'vn poin largement riche.*

*Car mon ame est ainsi qu'vne pantoise biche,
 Qui recuitte de soif, aiant pour seul recour
 Vn ruisseau cristalin, se perd presque en son cour,
 Pour se plonger au fond, où son espoir se fiche.*

*Nombril, tu es voisin de la fontaine au lait,
 Pour qui ta gentillesse à tout braue cœur plait:
 Donques mon cœur ton cerf foudroié de ta flame,*

*De son nés loin-fleurant cette source sentant,
 D'vn cours desesperé se va precipitant,
 Pour au fond de ce lait plonger ma bouillante ame.*

DU MONIN, Jean Édouard, *Le Phœnix*, Paris, Guillaume Bichon, 1585, « Anatomie des Beautés d'une Damoiselle d'Orléans », f^o 148r^o [blason du con].
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k72568w/f320>>

Texte modernisé

Le compagnon du Nombriil.

Soit qu'on vogue en la mer, soit qu'on marche sur terre,
 L'un et l'autre voyage aspire en un seul point.
 Celui, dit le proverbe, est heureux de tout point,
 Qui son dernier point fiche au rond point de la terre.

J'ai rasé votre mer, j'ai tracé votre terre,
 Pour, heureux, découvrir le point du dernier point.
 Tant voguant, tant marchant, venu je suis au point,
 De ficher mon point rond au point de votre terre.

Toutes extrémités tendent au milieu point,
 Car du point du milieu biais n'est point le point,
 Comme clos de tous points du centre de la terre.

Donc de votre milieu tenant à point le point,
 Mon clou je fiche au point du milieu de la terre,
 Pour ne le déclouer du point du dernier point.

Texte original

Le compagnon du Nombriil.

*Soit qu'on vogue en la mer, soit qu'on marche sur terre,
 L'vn & l'autre voiage aspire en vn seul point.
 Celui, dit le prouerbe, est heurus de tout point,
 Qui son dernier point fiche au rond point de la terre.*

*I'ai razé votre mer, i'ai tracé votre terre,
 Pour, heurus, decourir le point du dernier point.
 Tant voguant, tant marchant, venu ie suis au point,
 De ficher mon point rond au point de votre terre.*

*Toutes extremités tendent au milieu point,
 Car du point du milieu biais n'est point le point,
 Comme clos de tous points du centre de la terre.*

*Donc de votre milieu tenant à point le point,
 Mon clou ie fiche au point du milieu de la terre,
 Pour ne le déclouer du point du dernier point.*

DU MONIN, Jean Édouard, *Le Phœnix*, Paris, Guillaume Bichon, 1585, « Anatomie des Beautés d'une Damoiselle d'Orléans », f° 148v° [blason du con].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k72568w/f321>>

Texte modernisé

Le compagnon du Nombriil. 3.

Ô du sacré Nombriil Paradis compagnon,
Je ne sais qui tu es : mais je sens en mon âme
Qu'un Montgibel ardent loge sa chaude flamme
Au centre des deux parts de ton friand oignon.

Pour tuer les ardeurs de mon bouillant rognon,
Je vois bien un bosquet que maint fleuron embâme
Près un fleuve laiteux, écumant sous la rame,
Dont encrème ton lait le frétilant mignon.

De l'abri de ta grotte une souève haleine
Empoupe calmement sur ton ondeuse plaine
Le voguetant nocher que ta main guide à bord :

Mais toutes ces fraîcheurs mon vif brandon n'alentent,
Car les cherchant, si fort tes sauts me violentent,
Que feu se fait mon chaud avant qu'atteindre port.

Texte original

Le compagnon du Nombriil. 3.

*O du sacré Nombriil Paradis compagnon,
Ie ne sçai qui tu es: mais ie sens en mon ame
Qu'vn Mongibel ardant loge sa chaude flame
Au centre des deus pars de ton friant oignon.*

*Pour tuer les ardeurs de mon bouillant rongnon,
Ie voi bien vn bosquet que maint fleuron embâme
Prés vn fleuue laitteus, ecumant sous la rame,
Dont encraime ton lait le fretillant mignon.*

*De l'abri de ta grote vne soüaiue haleine
Empoupe calmement sur ton ondeuse plaine
Le voguetant nocher que ta main guide à bord:*

*Mais toutes cés frecheurs mon vif brandon n'alentent,
Car les cherchant, si fort tes sauts me violentent,
Que feu se fait mon chaud auant qu'attaindre port.*

Jean Édouard **DU MONIN**, *Le Phœnix*, Paris, Guillaume Bichon, **1585**, « Anatomie des Beautés d'une Damoiselle d'Orléans », f° 148v° [blason des cuisses].
 <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k72568w/f321.image>>

Texte modernisé

Aux Cuisses.

Palis de net porphyre arrondis au compas,
 Puisque vous emmurez un si divin parterre,
 Où l'archer Paphien ses beaux fruitiers atterre,
 Pour fournir aux Amours leurs plus friands appâts.

De votre riche atour je ne m'ébahis pas,
 Et si Nature en vous telle richesse enserre :
 Mais pourquoi votre haie à moi ne se desserre,
 Quand à votre jardin j'achemine mes pas ?

Enté n'y est encor ce noble arbre de vie,
 Qu'en ce fécond terroir j'ai de planter envie,
 Verdier industriel des forêts de Vénus.

Faites largue, palis, je vous l'apporte en sève,
 Et flairez par le flair de cette odeur souève,
 Que ses vifs fruits vitaux y seront tôt venus.

Texte original

Aus Cuisses.

*Palis de net porphire arrondis au compas,
 Puisque vous emmurés vn si diuin parterre,
 Où l'archer Paphien ses beaus fruitiers atterre,
 Pour fournir aus Amours leurs plus frians apas.*

*De votre riche atour ie ne m'ésbai pas,
 Et si Nature en vous telle richesse enserre:
 Mais pourquoi votre haie à moi ne se deserre,
 Quand à votre iardin i'achemine mes pas?*

*Anté n'i est encor ce noble arbre de vie,
 Qu'en ce fecond terroir i'ai de planter enuie,
 Verdier industrius des forets de Venus.*

*Faites largue, palais, ie vous l'apporte en saiuie,
 Et flairés par le flair de cette odeur souaiue,
 Que ses vifs fruis vitaus y seront tot venus.*

Jean Édouard **DU MONIN**, *Le Phœnix*, Paris, Guillaume Bichon, **1585**, « Anatomie des Beautés d'une Damoiselle d'Orléans », f° 149v° [blason des jambes].
 <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k72568w/f323.image>>

Texte modernisé

Aux Jambes. 2.

Quoi ? bessons pilotis, quoi ? gémelle colonne,
 Soutien de la chapelle, où marglier est mon cœur,
 Blanc soliveau marbrin, que trembles-tu d'horreur,
 Quand, prêtre, en ton beau temple un motet je fredonne ?

Mainte autre belle Église approuve ma voix bonne,
 Bien que j'enfonce bas, si n'ai-je le son dur :
 Par nature est mon fa, bémol ferme le cœur,
 Je rentre droit au ton, quand parfois je n'entonne.

Je sais compter la pause, et tenir le tacet,
 J'accorde bien ma voix à trois, à quatre, à sept :
 Prenez donc, ô piliers, plaisir à ma Musique,
 Craignez, cliquant si fort, de discorder nos sons :
 Si vous goûtez le miel de mes douces chansons,
 Vous n'avouerez jamais autre chantre en pratique.

Texte original

Aus Iambes. 2.

*Quoi? bessons pilotis, quoi? gemelle colonne,
 Soutien de la chapelle, ou marglier est mon cœur,
 Blanc soliueau marbrin, que tremble tu d'horreur,
 Quand, pretre, en ton beau temple vn motet ie fredonne?*

*Mainte autre belle Eglise appreuue ma vois bonne,
 Bien que i'enfonce bas, si n'ai ie le son dur:
 Par nature est mon fa, bemol ferme le cœur,
 Ie rentre droit au ton, quand par fois ie n'entonne.*

*Ie sçai conter la pause, & tenir le tacet,
 I'accorde bien ma vois à trois, à quatre, à set:
 Prenés donc, ô piliers, plaisir à ma Musique,
 Craignés, cliquant si fort, de discorder nos sons:
 Si vous goutés le miel de mes douces chansons,
 Vous n'auourés iamais autre chantre en pratique.*

DESAURS, Clément, *L'Eraton*, Lyon, Benoît Rigaud, 1589, sonnet XX, pp. 25-26 [blason du sein].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15133152/f35>>

Texte modernisé

Tertre jumeau du beau sein de Madame,
 Où mes pensers sont toujours égarés,
 Soit que tu sois les deux coupeaux sacrés,
 Ou bien l'Olympe, ou le mont jette-flamme.
 Ou pour grossir la fureur de mon Âme
 Par qui vos los sont si bien éclairés :
 Ou que toujours j'y voye remparés
 Les Dieux d'Amour, consulter à mon blâme :
 Ou que Cyclope un archerot mutin
 Forge en ton feu, ses traits porte-venin,
 Ou que mon cœur Encelade y pantelle :
 Comme Empédocle, ô Tétin, je voudrais
 Incessamment m'abîmer dessus toi
 Pour rendre en heur mon essence immortelle.

Texte original

*Tertre iumeau du beau sein de Madame,
 Ou mes pansers sont tousiours esgarez,
 Soit que tu sois les deux coupeaux sacrez,
 Ou bien l'Olympe, ou le mont iette-flamme.
 Ou pour grossir la fureur de mon Ame
 Par qui voz los sont si bien esclairez:
 Ou que tousiour i'y voye ramparez
 Les Dieux d'Amour, consulter à mon blasme:
 Ou que Cyclope vn archerot mutin
 Forge en ton feu, ses traits porte-venin,
 Ou que mon cœur Encelade y pantelle:
 Comm' Empedocle, ô Tetin, ie voudroy
 Incessamant m'abismer dessus toy
 Pour randr' en heur mon essance immortelle.*

DESAURS, Clément, *L'Eraton*, Lyon, Benoît Rigaud, 1589, sonnet XC, p. 93 [blason de la main].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15133152/f103>>

Texte modernisé

Main mille fois plus blanche qu'Hellébore
 Douce-glissant comme du lait caillé,
 Durette ainsi que l'albâtre taillé
 Dont la fraîcheur passe le marbre encore.
 Tes doigts plus beaux que ceux-là de l'Aurore
 Sont de Cristal en rondeur retaillé
 Dont les sommets un Onyx émaillé
 De rouge et blanc riche-luisant colore.
 Main de Junon mollement délicate,
 Que je suis aise alors que je te flatte,
 Rebaisotant mille fois tes beaux lis.
 De tel plaisir mon Âme devient folle,
 Elle se perd et folâtre s'envole
 Dans le séjour d'un nouveau paradis.

Texte original

*Main mille fois plus blanche qu'Hellebore
 Douce-glissant comme du lait caillé,
 Durette aynsin que l'albastre taillé
 Dont la frecheur passe le marbre encore.
 Tes doigdz plus beaux que ceux la de l'Aurore
 Sont de Cristal en rondeur retaillé
 Dont les sommets vn Onix esmaillé
 De rouge & blanc riche-luisant colore.
 Main de Iunon mollemant delicate,
 Que ie suis aise alors que ie te flate,
 Rebaisotant mille foyes tes beaux lis.
 De tel plaisir mon Ame deuient folle
 Elle se pert & folastre s'enuole
 Dans le seiour d'vn nouueau paradis.*

GUY DE TOURS, Michel GUY dit, *Les premières Œuvres poétiques et Soupirs amoureux*, Paris, Nicolas de Louvain, 1598, *Premier livre des Soupirs amoureux*, « Portrait de son Ente », sonnet XXIII, « À son compagnon », f° 36v° [blason du con].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k87107979/f88>>

Texte modernisé

Ô Des Amours le repos gracieux,
 Ô le trésor des trésors de mon Ente,
 Ô petit mont, ô coralline fente,
 Qui peut tenter les hommes & les Dieux.
 Ô mont feutré d'un coton précieux,
 Ô Paradis, faudra-t-il que je tente
 Ton vain portrait sans qu'au vrai je contente
 De ta douceur mes esprits envieux.
 Crois-moi, tu fais, mon Ente, trop de compte
 En ta verdeur de ne sais quelle honte ?
 Honte qui fait que le monde défaut.
 Non non, ne crains : ensuis-moi la Nature
 Laissant la honte à ceux qui en ont cure :
 ,, Jamais en soi la nature ne faut.

Texte original

O *Des Amours le repos gracieux,*
 O *le tresor des tresors de mon Ente,*
 O *petit mont, ô coraline fente,*
Qui peut tenter les hommes & les Dieux.
 O *mont feultré d'vn coton precieux,*
 O *Paradis, faudra-t-il que ie tente*
Ton vain pourtrait sans qu'au vray ie contente
De ta douceur mes esprits enuieux.
 Croy moy, tu fais, mon Ente, trop de conte
 En ta verdeur de ne sçay quelle honte?
 Honte qui fait que le monde defaut.
 Non non, ne crains : ensuy-moy la Nature
 Laissant la honte à ceux qui en ont cure:
 ,, *Iamais en soy la nature ne faut.*

GRISEL, Jehan, *Les premières Œuvres poétiques*, Rouen, Raphaël Du Petit Val, 1599, *Les Amours*, sonnet V, p. 69 [blason des sourcils].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k712993/f78>>

Texte modernisé

Ces sourcils ébénins, cette belle voûture
 Entourant à demi vos deux beaux yeux, mes rois,
 Façonnés joliment des industriels doigts
 Et de l'art le plus beau de la docte Nature,
 Ces cerceaux raccourcis en égale cambrure
 Couverts d'un beau poil brun plus mignon mille fois
 Que n'est l'arc emperlé que la mère des mois
 À son nouveau retour dedans le ciel figure :
 Retiennent la façon et la demi-rondeur
 Des cercles que le ciel enclôt en sa grandeur,
 Mi-partis en deux arcs d'un trait qui les divise :
 Aussi quand de plus près je les veux regarder,
 Je dis qu'il ne faut plus craindre à me hasarder
 Car l'arc d'Amour froissé me semble que j'avise.

Texte original

*Ces sourcils ebenins, ceste belle voûture
 Entourant à demi vos deux beaux yeux, mes rois,
 Façonnez ioliment des industriels dois
 Et de l'art le plus beau de la docte Nature,
 Ces cerceaux racourcis en égale cambrure
 Couuerts d'vn beau poil brun plus mignon mille fois
 Que n'est l'arc emperlé que la mere des mois
 A son nouueau retour dedans le ciel figure:
 Retiennent la façon & la demi-rondeur
 Des cercles que le ciel enclost en sa grandeur,
 Mi-partis en deux arcs d'vn trait qui les diuise:
 Aussi quand de plus pres ie les veux regarder,
 Ie dy qu'il ne faut plus craindre a me hazarder
 Car l'arc d'Amour froissé me semble que i'auise.*

NERVÈZE, Antoine de, *Les Essais poétiques*, Poitiers, François Lucas, 1605, Sonnets,
 p. '23' [21] [blason des cheveux].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1510526m/f43>

Texte modernisé

Beaux Cheveux mes liens, qui retenez mon âme
 Sous vos appâts dorés, et qui me faites voir
 Tout autant de prisons qu'on peut apercevoir
 En vous de filets d'or dont amour fait sa trame.
 Vous ombragez un œil, qui de sa vive flamme
 Embraserait mon cœur, si vous pour y pourvoir
 Ne lui donniez cette ombre, et pour votre pouvoir
 Ne serviez de nuage au Soleil qui m'enflamme.
 Toutefois ses rayons perçant votre épaisseur
 Sont entrés dans mes yeux pour passer dans mon cœur,
 Où mon deuil à présent fait de mes pleurs une onde,
 Afin que ce Soleil qui va luire autre part,
 Quittant mon horizon par son cruel départ,
 Eût son couchant dans l'eau comme celui du monde.

Texte original

*Beaux Cheueux mes liens, qui retenez mon ame
 Soubs vos appas dorez, & qui me faictes voir
 Tout autant de prisons qu'on peut apperceuoir
 En vous de filets d'or dont amour faict sa trame.
 Vous ombragez vn œil, qui de sa viue flamme
 Embraseroit mon cœur, si vous pour y pouruoir
 Ne luy donniez ceste ombre, & pour vostre pouuoir
 Ne seruiez de nuage au Soleil qui m'enflamme.
 Toutesfois ses rayons perçans vostre espaisseur
 Sont entrez dans mes yeux pour passer dans mon cœur,
 Où mon dueil à present fait de mes pleurs vne onde,
 Afin que ce Soleil qui va luire autre part,
 Quittant mon horison par son cruel despart,
 Eust son couchant dans l'eau comme celuy du monde.*

MARBEUF, Pierre de, *Recueil des Vers*, Rouen, David Du Petit Val, 1628, « Les beautés d'Amaranthe » p. 136 [blason de l'oreille].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8626234f/f148>>

Texte modernisé

O Reilles la nature en coquillant qui gire
 Vos petits ronds voûtés de long et de travers,
 Fait en vous un dédale, ou bien souvent je perds
 Le langage amoureux que pour vous je soupire.

Ô portes de l'esprit, par où le doux Zéphyre
 Fait entrer sur son aile et l'amour et mes vers,
 Chastes chemins du cœur qui toujours sont ouverts
 Pour ouïr les discours d'un pudique martyre.

Oreilles l'abrégé de toutes les beautés,
 Petits croissants d'amour, accroissez les bontés
 De ma chère Amaranthe, afin qu'elle m'allège.

Mais quoi par vos faveurs pourrais-je la toucher ?
 Ma voix qui n'est que feu n'ose vous approcher,
 Pource que vous avez la blancheur de la neige.

Texte original

A *Vreilles la nature en coquillant qui gire*
Vos petits ronds voûtez de long & de trauers,
Fait en vous vn dedale, ou bien souuent ie pers
Le langage amoureux que pour vous ie souÿpire.

O *portes de l'esprit, par où le doux Zephire*
Fait entrer sur son aïle & l'amour & mes vers,
Chastes chemins du cœur qui tousiours sont ouuers
Pour ouyr les discours d'vn pudique martire.

Aureilles l'abregé de toutes les beautez,
Petits croissans d'amour, accroissez les bontez
De ma chere Amaranthe, afin qu'elle m'allege.

Mais quoy par vos faueurs pourrois-ie la toucher?
Ma voix qui n'est que feu n'ose vous aprocher,
Pource que vous auez la blancheur de la neige.

MARBEUF, Pierre de, *Recueil des Vers*, Rouen, David Du Petit Val, 1628, « Les beautés d'Amaranthe » p. 137 [blason de la bouche].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8626234f/f149>>

Texte modernisé

B Eau corail soupirant, ce pourpre qui me flatte
Allaite d'espérance et d'amour mes esprits :
Belle et petite bouche où s'enfante un souris,
Qui semond à baiser votre vive écarlate.

Vos dents riches remparts d'une voix délicate,
Dessus les diamants emporteront le prix :
Si de votre douceur ils sont tant favoris,
Que votre langue veuille être leur avocate.

Vermillon merveilleux, prison des libertés,
Trésor de l'Orient, blanches égalités,
Ô rempart précieux que j'assauts d'espérance.

Belles dents, petits dés, avec lesquels l'amour
Gagna mes libertés et mon cœur l'autre jour,
Aujourd'hui livrez-moi quelque meilleure chance.

Texte original

B *Eau corail soûpirant, ce pourpre qui me flatte
Allaite d'esperance & d'amour mes esprits:
Belle & petite bouche où s'enfante vn sous-ris,
Qui semond à baiser vostre viue écarlatte.*

*Vos dents riches rampars d'vne voix delicate,
Dessus les diamans emporteront le prix:
Si de vostre douceur ils sont tant fauoris,
Que vostre langue vueille estre leur auocate.*

*Vermeillon merueilleux, prison des libertez,
Tresor de l'Orient, blanches égalitez,
O rampart precieux que i'assauts d'esperance.*

*Belles dents, petits dez, avec lesquels l'amour
Gaigna mes libertez & mon cœur l'autre iour,
Auiourd'huy liurez-moy quelque meilleure chance.*